

encombrèrent leur lit par des sédiments successifs. La galerie fut bouchée, et de nouvelles inondations menacèrent Mexico. Alors ce travail gigantesque recommença sur nouveaux frais; une tranchée à ciel ouvert dut remplacer la galerie. Cette fois, la besogne, mal dirigée, se prolongea durant deux siècles. Dans son état actuel, cet ouvrage est une des choses les plus prodigieuses qui existent. Si la fosse était remplie d'eau à une profondeur de dix mètres, des vaisseaux de guerre passeraient au travers de la rangée des montagnes qui ceignent le bassin de Mexico. Quand on a vu le *Desague de Huéhuétoca*, la canalisation de l'isthme de Panama n'est plus un problème, mais seulement une question de temps.

« En fait d'ouvrages analogues, on ne peut guère citer, en Europe, que les canaux d'Amsterdam et le célèbre canal Calédonien (*). Quoique ces deux travaux n'aient pas la grandeur du projet qui nous occupe, ils doivent être regardés comme une preuve de ce que peut le génie humain dans une telle voie. Par les résultats obtenus, on a été à même de comprendre que des réalisations de ce genre ne sont pas seulement glorieuses, mais encore souverainement utiles. La jonction des deux océans laisserait bien loin tous les précédents, et serait pour l'univers entier un titre de grandeur et une source de richesse (**). La navi-

(*) Le canal Calédonien qui réunit les deux mers d'Écosse et d'Irlande, a coûté 24,673,000 francs. Il donne passage à des bâtiments de 1,000 tonneaux et à des corvettes de 32 canons. Il a environ 10 milles de plus en longueur que n'aurait la communication entre Chagrès et Panama.

(**) D'après les documents officiels, l'Angleterre et les États-Unis ont expédié, en 1835, 205,000 tonneaux de marchandises par le cap Horn; la France, 30,000; la Hollande, 48,000; l'Espagne, le Danemark et la Suède, 17,000 environ; en tout 300,000 tonneaux. L'allée et le retour se composent donc, dans l'état actuel, de 600,000 tonneaux. Or, le transport par le cap Horn a dû occasionner des frais extraordinaires: 1° une assurance exorbitante; 2° un in-

gation périlleuse et souvent fatale du cap Horn serait à l'instant même supprimée, et les républiques naissantes de l'Amérique occidentale entreraient d'une manière soudaine et active dans le giron commercial du monde européen. »

Nous avons donné quelque étendue à l'examen de cette question du percement de l'Amérique centrale, parce qu'elle a une importance que tout le monde apprécie; il nous a paru d'ailleurs plus convenable de nous arrêter sur ce sujet si intéressant et généralement si peu connu, que sur des détails géographiques, qui auraient surchargé cette notice sans utilité pour le lecteur.

VILLES PRINCIPALES DU GUATEMALA.

Nous n'avons pas encore parlé des principales villes du Guatemala; cependant elles méritent d'autant plus d'être mentionnées dans ce travail, que la plupart ont un passé historique plein de faits curieux ou importants.

Guatemala est la quatrième ville de ce nom. La première, qui s'appelait *Tecpanguatemala*, était la résidence des rois kachiquels. Elle fut si complètement détruite, que les historiens espagnols n'ont pu reconnaître la place qu'elle occupait.

La seconde fut fondée en 1524, par Alvarado, entre deux volcans, dont l'un vomissait des flammes, et l'autre des torrents d'eau. Ce ne fut d'abord

térêt de deux mois et demi de traversée sur la valeur de la cargaison et de la coque du bâtiment; 3° un excédant de dépense en traitement d'officiers, gages d'équipages, etc., tous déboursés forcés qu'éviterait le passage au travers de l'isthme, qu'on ne peut pas évaluer à moins de 25 francs par tonneau, en moyenne, c'est-à-dire, à 15 millions pour les 600,000 tonneaux. En estimant les droits de péage à la moitié, c'est-à-dire à 7 millions et demi, les trente millions que coûterait un canal seraient amortis au bout de quatre années d'exploitation active, sans compter le développement que cette voie nouvelle imprimerait nécessairement à la navigation.

MEXIQUE.



Tombeau des Péris.

qu'un établissement provisoire; mais les habitants ne trouvant pas dans le voisinage un emplacement plus convenable, résolurent de se fixer sur le terrain primitivement choisi; seulement ils appuyèrent un peu plus à l'est, et se rapprochèrent du volcan de *Agua*, situation ravissante, où l'on trouvait un sol fertile, une température douce, un air salubre, et une terre arrosée par des eaux limpides. Ce fut là que, le 22 novembre 1527, Alvarado fonda définitivement la capitale, qui bientôt après fut peuplée par les dominicains, les franciscains, les frères de la Merci, les ermites mendiants, ceux de la vraie croix, et toute leur innombrable famille. Avec une telle population, la ville ne s'étendit que fort lentement. Cependant elle commençait à acquérir une certaine importance, lorsque, le 11 septembre 1541, elle fut détruite de fond en comble par une catastrophe effroyable. Il avait plu continuellement pendant trois jours. Durant la nuit du 10 au 11, une trombe d'eau, accompagnée de tonnerre et de secousses de tremblement de terre, tomba sur la ville à deux heures du matin. Les habitants, réveillés par les bruits souterrains et la violence du vent, crurent que leur dernière heure était arrivée. Bientôt après, un immense torrent, échappé du sommet de la montagne voisine, se précipita avec fureur sur la ville, entraînant des arbres gigantesques et d'énormes rochers. La plupart des maisons furent renversées, et un grand nombre de malheureux trouvèrent la mort sous leurs débris, ou se noyèrent dans les flots qui les couvraient.

La *Ciudad Vieja*, nom de la deuxième Guatemala, n'existant plus, il fallut songer à bâtir une nouvelle capitale. Cette troisième Guatemala (*Guatemala antigua*) s'éleva à environ une lieue nord-est de la première, dans une vallée agréable, entourée de bois, de prairies, de collines toujours vertes, et jouissant d'une température délicieuse. Ses premiers habitants furent des religieux de tous les ordres,

qui bâtirent de belles églises et de vastes couvents. Le monastère des Jacobins passait pour le plus riche; entre autres choses précieuses, on y voyait, au dire d'un missionnaire anglais, une monstrueuse lampe d'argent que trois hommes vigoureux pouvaient à peine soulever, et une statue de la Vierge en argent massif, de grandeur naturelle, autour de laquelle brûlaient constamment douze lampes de même métal. La ville, placée trop près des deux volcans dont nous avons parlé, eut souvent à souffrir de ce dangereux voisinage; les années 1565, 1577, 1586, 1607, 1651, 1663, 1689, 1717, 1751 et 1773, marquent les tremblements de terre et les éruptions les plus mémorables qui menacèrent ou endommagèrent cette capitale; la catastrophe de 1773 la détruisit en partie. Néanmoins, plusieurs milliers d'habitants s'obstinèrent à y résider. Les autres résolurent, ainsi que le gouvernement, de s'éloigner assez des volcans pour n'avoir plus à craindre leurs ravages. Ils firent choix de la vallée où, en 1776, s'éleva la *Nouvelle Guatemala* (*Guatemala la nueva*). Aujourd'hui même, Guatemala l'antique compte dix-huit mille habitants, qui, malgré les périls dont ils sont incessamment menacés, ne paraissent pas disposés à quitter ce lieu de destruction; aussi les appelle-t-on dans le pays *les incorrigibles*. Parmi les édifices les plus remarquables que l'éruption de 1773 ait épargnés, on cite la cathédrale qui renferme les restes mortels d'Alvarado, et qui passe pour un des temples les plus grands de toute l'Amérique.

La nouvelle Guatemala est la capitale de la république; elle est bâtie dans une plaine de cinq lieues de diamètre, arrosée par plusieurs cours d'eau et par des lacs d'une assez grande étendue. Le ciel y est pur, et le climat si tempéré, que, pendant toute l'année, on peut, dit-on, y porter indifféremment des vêtements de laine ou de soie. Les maisons sont basses, à cause des tremblements de terre, mais jolies à l'extérieur et en-

tourées de jardins. La population dépasse quarante mille âmes. Le palais du congrès fédéral et celui du sénat sont les établissements les plus importants de cette capitale; ces deux édifices séparés sont construits sur l'emplacement de l'ancienne université. La ville est située à neuf lieues espagnoles de Guatemala *Pantigua*, à quatre-vingt-dix de l'océan Atlantique, à vingt-six de la mer du Sud, et à quatre cents de Mexico.

Dans l'État de Guatemala proprement dit, nous citerons encore Mixco, remarquable par les ruines de l'ancienne forteresse du même nom, construite par les Kachiéquels, et prise, malgré sa position presque inexpugnable, par les troupes espagnoles.

Quiché, près de laquelle sont les ruines d'Utatlan, cette magnifique capitale des rois quichés (*).

Quezaltenango-del-Espiritu-Santo, la première ville fondée par les conquérants, après une victoire éclatante d'Alvarado sur les indigènes.

Totonican, importante par sa population et son industrie.

Soconusco, chef-lieu de l'ancienne province guatémaliennne qui reconnut la première l'autorité des Espagnols, de tout temps célèbre par son volcan et l'excellent cacao récolté dans ses environs.

Chiquimula, dans le voisinage de laquelle existent d'abondantes mines de métaux précieux, et que la tradition populaire représente comme ayant été jadis habitée par une race d'hommes gigantesques.

Coban, importante par sa population;

Acasaguastlan, Gualan, Santa-Cruz et Itzaval, par leur commerce.

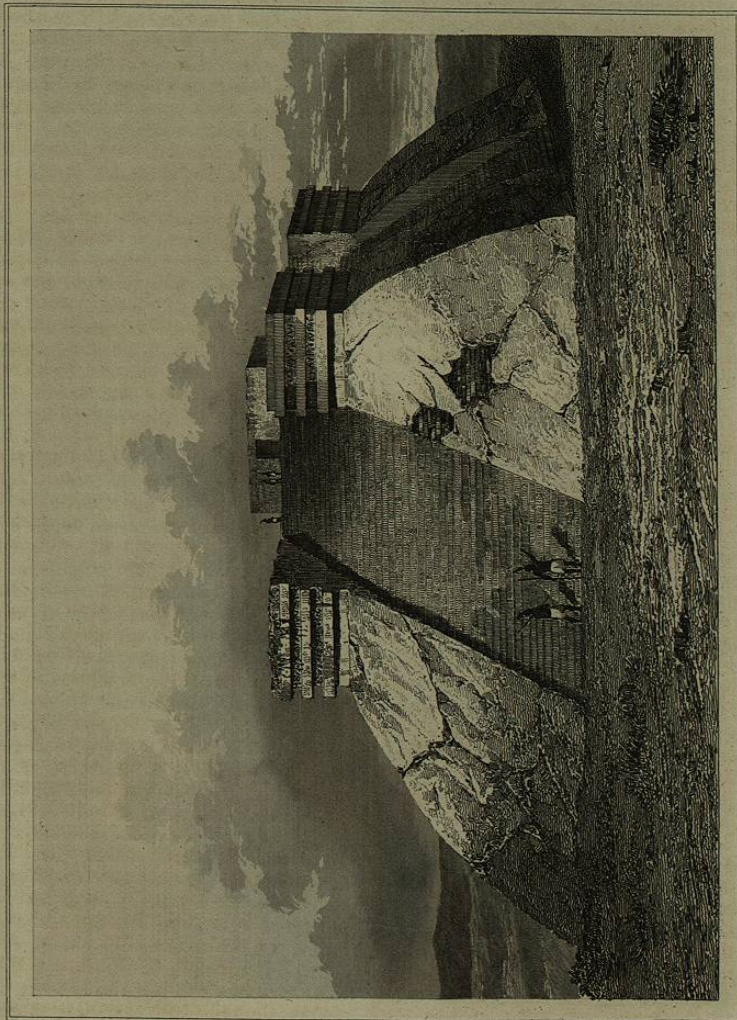
Péten ou Remedios, intéressante sous le rapport archéologique et historique. Le lac Itza, dans lequel est située l'île de Péten, était autrefois le centre de la nation itza, qui, cent ans avant l'arrivée des Espagnols, avait

(*) On trouvera des détails sur l'ancienne Utatlan dans la partie historique de cette notice.

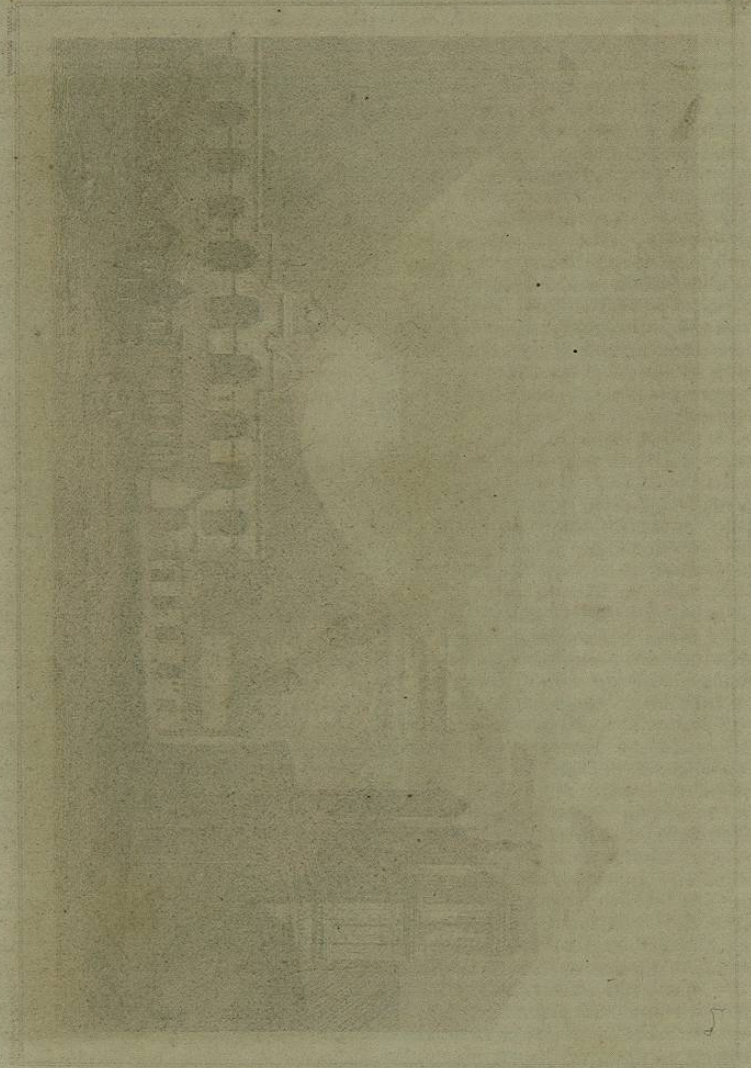
quitté l'antique Itzalane, située à quelques lieues de Mérida. Don Martin Ursua, qui s'empara de l'île principale en 1697, y trouva vingt temples consacrés au culte des idoles. Un de ces temples, ou *cués*, était composé d'un massif de maçonnerie quadrangulaire, divisé en neuf marches ou assises. Sur la neuvième assise était placée une idole creuse, en métal et de forme humaine; à côté, il y en avait une autre faite d'une énorme émeraude, et représentant le dieu de la guerre des Itzas. Une troisième idole, qui frappa l'attention des vainqueurs, n'était autre chose qu'un masque plat, représentant le soleil; les rayons étaient figurés par des tablettes de nacre; la bouche était ouverte et garnie de dents véritables, qui avaient appartenu à de malheureux Espagnols égorgés par ces barbares. Sur la plate-forme, on voyait une quantité d'idoles plus horribles les unes que les autres, et faites de matières différentes, telles que jaspe, porphyre, bois, plâtre, pierres de couleur, etc. Dans le sanctuaire de ce temple, on trouva des os renfermés dans un sac suspendu par des cordons. On demanda aux indigènes à qui avaient appartenu ces ossements, et ils répondirent que c'étaient ceux du *tzimin* de Cortez. En effet, quand Fernand Cortez, après avoir reçu le serment d'obéissance des Itzas de Péten, voulut retourner à Mexico, il laissa son cheval malade aux soins du *canek* ou chef de la nation. Le cheval mourut quelque temps après, et les Indiens, craignant que le redoutable capitaine ne les punit comme coupables de ce malheur, vouèrent un culte aux restes du pauvre animal, qui fut dès lors vénéré sous le nom de *tzimin*, par allusion au tapir, pour lequel les indigènes de ces contrées ont toujours eu un respect mêlé de terreur.

Un autre temple fut désigné à Don Ursua comme étant le *teocali* du *canek* et de ses ancêtres. On y trouva une grande pierre carrée qui servait aux sacrifices. Les douze sièges destinés aux sacrificateurs étaient rangés

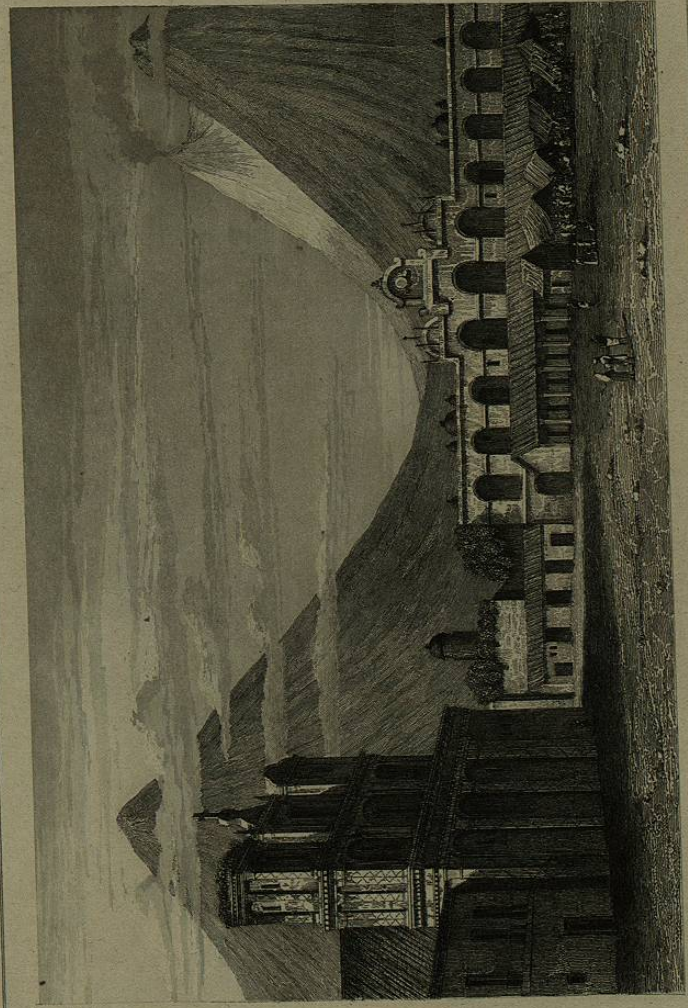
GUATEMALA.



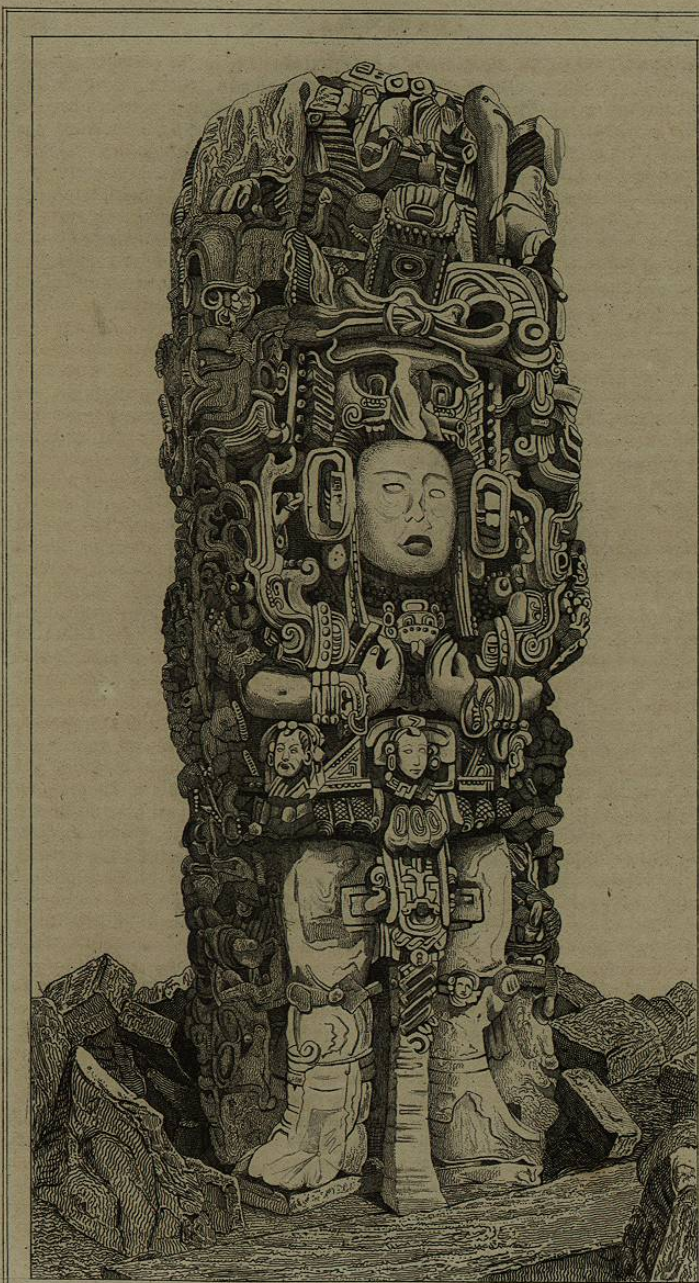
Teocali dans la province de Tschucantepic.



GUATEMALA.



Grande Place de l'ancienne Guatemala.



Follet del

Lemaire, direct.

Idole à Copan.

autour. Derrière, on remarquait un grand nombre d'idoles.

Sur le temple augural du grand prêtre, il n'y avait qu'une idole de forme effrayante; cette grossière image était consultée par le pontife dans les circonstances critiques. Il paraît, dit un voyageur, que, lorsque le dieu ne répondait pas dans le sens désiré, l'interrogateur le châtiât à coups de bâton, ce qui eut lieu le jour de la prise de l'île par les Espagnols.

Les autres *cués* étaient à l'usage du public. On n'y faisait point de sacrifices; on y brûlait seulement du copal en l'honneur de l'immense quantité d'idoles de toutes les formes et de toutes les grandeurs qui y étaient réunies. Pour donner une idée du nombre de ces hideuses figures, il suffira de dire que les officiers et soldats espagnols furent occupés depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq de l'après-midi à les détruire.

Le mode de sacrifice usité chez les Indiens de Péten était semblable à celui des anciens Mexicains : on ouvrait l'estomac de la victime, on lui arrachait le cœur; on le présentait à l'idole, puis on dévorait le cadavre rôti ou bouilli. Il paraît, au surplus, que ces Indiens n'ont pas toujours mangé le corps des suppliciés; à une certaine époque, ils avaient coutume de tuer les patients à coups de flèches. « Il n'est pas prouvé, dit M. de Waldeck, qu'ils aient mangé leurs prisonniers avant la conquête; ce n'est qu'après le commencement de la lutte que le désespoir et une horrible soif de vengeance leur en inspirèrent la pensée. » Cela n'empêche pas que les Itzas ne fussent le peuple le plus cruel et le plus sanguinaire de ces contrées.

Dans l'État de Honduras, nous mentionnerons Comayagua et Teguzgalga, importantes par leur population; Copan, par sa mine d'or, la plus riche de toute la république; Copan, célèbre par les antiquités qui existent dans ses environs. Cette dernière a été une des villes les plus peuplées et les plus riches du Guatemala,

antérieurement à la conquête. Le grand cirque, la grotte nommée Tibulca par les anciens historiens, et d'autres édifices grandioses dont les vestiges sont encore visibles, témoignent de la magnificence de cette antique cité; aujourd'hui complètement déserte. Le grand cirque était, suivant Fuentes, un espace circulaire entouré de pyramides hautes de six mètres, sur les bases desquelles on voyait, dit le même auteur, des personnages des deux sexes parfaitement sculptés, peints, et *habillés à la mode espagnole*. Ce dernier détail est trop fantastique pour qu'on le prenne au sérieux. L'historien castillan, poussé par le désir de prouver que ses compatriotes avaient, bien longtemps avant la conquête, visité le continent américain, n'a pas reculé devant une monstrueuse absurdité. En poursuivant sa description, il nous apprend qu'au milieu du cirque quelques marches conduisaient à l'autel des sacrifices. A quelque distance, on voit un portique en pierre; sur les piliers duquel sont sculptés des personnages, *également vêtus à l'espagnole*; après avoir franchi cette porte, on se trouve en face de deux jolies pyramides en pierre, qui soutiennent un hamac contenant deux individus habillés à la mode indienne. On est vivement surpris en voyant que toute cette masse de pierre ne forme qu'un seul morceau, et que, malgré son poids énorme, on peut la mettre en mouvement en la poussant du bout du doigt. Non loin de ce curieux hamac se trouve la grotte de Tibulca, qui a l'apparence d'un vaste temple, creusé au pied d'une montagne, et orné de colonnes à piédestaux, bases et chapiteaux; sur les côtés, on a pratiqué un grand nombre de fenêtres, garnies de pierres merveilleusement travaillées. Tels sont les détails que nous ont transmis les historiens du quinzième et du seizième siècle sur les antiquités de Copan. De nos jours, un Espagnol, ami de la science, a exploré ces mines et a donné sur elles des indications plus précises et plus satisfaisantes. Le colonel Galindo,

dans une lettre adressée à la société de géographie, et accompagnée de dessins, a fait la description du temple de Copan et des curieux débris qui l'environnent. Les ruines du grand temple ont un aspect très-imposant. Un grand nombre de tables et d'autels sculptés, des tableaux encadrés, des symboles et des signes symétriquement rangés, sculptés et peints, des cippes également peints, des personnages richement vêtus, portant des sandales à courroies et des habits en réseau, quelques-uns accroupis, tous dans des attitudes expressives, voilà ce qui caractérise principalement ces ruines remarquables. La carrière d'où ont été extraits les matériaux de ce temple est, à ce qu'il paraît, située à 2,000 mètres au nord; c'est là qu'est la grotte de Cutilca, qui doit n'être autre chose que la caverne de Tibulca de Juarros. Cette grotte, d'après les détails fournis par M. Galindo, est moins grande que celle de Jobitina, près de Péten. On y trouve une grande quantité de bois de sapin pétrifié. Malgré les calculs et les itinéraires de l'auteur de la lettre, la position de Copan ne nous paraît pas encore exactement déterminée. Tout porte à croire, jusqu'à indication contraire, qu'il faut en marquer l'emplacement sur la limite de l'État de Honduras, non loin de Chiquimula.

Dans l'État de San-Salvador, nous ne citerons que la ville de même nom, à moitié détruite, en 1835, par une éruption du volcan auprès duquel elle est bâtie, mais qui n'en compte pas moins encore trente-huit mille habitants; Matapa, qui possède dans ses environs une abondante mine de fer, et San-Miguel, que la catastrophe de 1835 a cruellement endommagée.

Dans l'État de Nicaragua, Léon, grande et belle ville, ornée d'édifices remarquables; Nicaragua, dont l'importance s'accroît singulièrement par le voisinage du canal qui joindra le grand lac de ce nom à l'océan Pacifique; Granada, bâtie près d'un volcan; Managua, sur le lac de Léon, et Realejo, qui passe pour le plus

beau port de toute l'Amérique espagnole continentale.

Dans l'État de Costa-Rica, San-José de Costa-Rica, qui compte vingt mille âmes, et Cartago, qui, bien que déchue de son ancienne prospérité, renferme encore une population au moins égale à celle du chef-lieu.

Nous terminons ici cette énumération des villes principales du Guatemala.

COLONIE ANGLAISE DE BALIZE.

Nous croyons en avoir assez dit pour fixer nos lecteurs sur la géographie de l'Amérique centrale et la nature de ce pays. Toutefois, nous ne passerons point à la partie historique de cette notice sans arrêter quelques instants notre attention sur une portion du territoire mexicain, qui, par sa position, rentre dans le cadre descriptif que nous nous sommes tracé. Nous voulons parler de la colonie anglaise de Balize, située sur la côte septentrionale du golfe de Honduras et le long de la frontière de l'État de Guatemala. Cet établissement est trop important au point de vue politique, pour que nous puissions nous permettre de le passer sous silence. Grâce à lui, l'Angleterre a un pied dans le Mexique, et menace incessamment d'une invasion les États voisins. C'est un pied à terre en attendant mieux, une première station dans des régions qui, si l'Europe n'y prend garde, pourraient devenir quelque jour une riche annexe de l'empire britannique.

Le traité signé à Versailles en 1786 accorda aux Anglais le droit de couper du bois d'acajou et de campêche dans le pays qu'arrose la rivière de Balize; les Anglais choisirent cette localité, beaucoup moins à cause des profits qu'ils pouvaient retirer directement de ses produits, qu'en vue des avantages politiques et commerciaux qu'elle leur offrirait à l'occasion. La rivière de Balize est navigable pour des barques jusqu'à une assez faible distance d'une autre rivière qui se rend dans le lac de Terminos, lequel communique avec la rivière de Ta-

baseo; cette dernière se joint presque, par son cours supérieur, au Guaza-coalco, et celui-ci, par le Saint-Jean, touche à Alvarado. Ainsi, s'il survenait une guerre entre l'Angleterre et le Mexique, ou avec toute autre nation qui tiendrait le golfe du Mexique en état de blocus, Balize pourrait approvisionner Tabasco, Oaxaca, ainsi que toute la république mexicaine, à l'aide de la navigation intérieure et avec deux ou trois jours seulement de transport sur terre. Cette perspective n'est pas, on le pense bien, sans attrait pour une puissance qui cherche des consommateurs par tout le globe.

La ville est située, à l'embouchure de la rivière, par les 17° 52' de latitude nord et 90° 54' 41" de longitude, méridien de Paris. La population totale de l'établissement est d'environ 8,000 habitants, y compris la garnison; plus des deux tiers occupent la ville. Cette population se compose de blancs anglais, un cinquième; mulâtres et nègres libres, deux cinquièmes; et esclaves, deux cinquièmes.

Balize tire un grand profit de sa position, qui lui a permis de devenir l'entrepôt d'une grande partie du Mexique et de tout le Guatemala. La coupe des bois n'est plus son unique industrie; depuis plusieurs années, elle fait un commerce actif avec le Yucatan, la côte des Mosquitos, et l'intérieur des républiques voisines qu'elle inonde de produits anglais introduits en contrebande.

Les importations sont, année commune, de 422,000 l. st. (10,550,000 f.). Les exportations s'élèvent à 494,700 liv. sterl. (12,367,500 fr.), non compris l'or et l'argent qui, dit-on, donnent annuellement le chiffre de 3,000,000 de gourdes (15,900,000 fr.).

Le commerce avec la mère patrie et avec les États-Unis peut être estimé, pour les importations annuelles, à 10,000,000 de francs, et à pareille somme pour les exportations. Des bâtiments jaugeant 16,000 tonneaux sont régulièrement employés à ce commerce.

Malgré la variété des produits de

cet établissement, la coupe des bois forme sa principale richesse. Nous trouvons dans les *Archives du commerce* des détails intéressants sur cette importante exploitation. Nos lecteurs nous sauront gré, sans doute, de les leur faire connaître :

Les bords de la rivière de Balize étant dépouillés d'acajou, la coupe s'en fait principalement sur les autres rivières au nord et au sud. Depuis longtemps la coupe du bois de teinture a été considérée comme beaucoup moins importante que celle de l'acajou. En effet, les maîtres s'en occupent fort peu et la laissent en général à leurs esclaves, qui la font pour leur propre compte. Aussi, la plus grande partie de ce qui en est expédié à l'étranger vient de Bacalar, village mexicain au nord de la colonie. Le campêche qu'on y coupe est de meilleure qualité, nettoyé avec plus de soin, et vaut environ dix pour cent de plus. Le bois d'acajou est donc le principal article d'exportation du Yucatan anglais.

Ce qu'on appelle les *Travaux (the Works)* est un petit hameau composé d'une habitation pour les maîtres et de plusieurs cases pour les nègres, et situé sur les bords d'une rivière. De ce hameau part un chemin ouvert dans la forêt, jusqu'à l'endroit où se fait la coupe du bois qui a le plus de prix. Il devient, par conséquent, de plus en plus long à mesure que les arbres sont abattus. Les ouvriers sont divisés par bandes de 20 à 50 individus, qui travaillent sous la direction d'un commandant, souvent esclave comme eux. Un des plus habiles, nommé le *chercheur (the hanier)*, s'enfoncé dans la forêt pour chercher les acajous. A cet effet, la hache en main, il se fraie un chemin jusqu'à ce qu'il rencontre un terrain un peu élevé; alors il monte au haut d'un arbre, et a soin de choisir le plus grand, afin que sa vue puisse planer au loin. Comme cette recherche a lieu au mois d'août, époque à laquelle les feuilles des acajous prennent une teinte rouge-jaunâtre, son œil exercé trouve promptement la